

COMME UN ARBRE DANS LA NUIT

Rose-Marie Thénin

Éditions ThoT
Thriller

C'est vers l'âge de douze ans que Rose-Marie Thénin découvre l'inspiration : les mots l'appellent et l'interpellent. Comme ses nombreuses lectures ne réussissaient pas à rassasier son appétit créateur, son imaginaire avide d'histoires l'a très vite conduite vers ses propres textes dans lesquels se mêlent réalité et fiction. Titulaire d'une licence d'anglais, littéraire dans l'âme, Rose-Marie est une femme aux aspirations variées. De son engouement pour le grand écran elle crée un site Internet – rosemariecinema.com – qui lui permet de partager ses avis sur des films, des livres et des pièces de théâtre. Fascinée par la scène et comédienne engagée, elle a monté avec quelques-unes de ses amies proches un spectacle, *Confessions de Femmes*, dans lequel elle rend hommage à Racine, Molière ou René de Obaldia. Entre l'aquariophilie et l'astronomie, la photographie, les voyages, la musique, et en particulier l'opéra, Rose-Marie Thénin est une femme écrivaine accomplie.

夜
中
に
木
の
よ
う
に

Yonaka ni ki no yôni

Comme un arbre dans la nuit, en japonais.

PROLOGUE

*Ce sera sans toi alors,
Alors je n'ai plus qu'à être d'accord.
Vianney, Pas là*

Elle était très intriguée et se sentait en même temps un peu coupable de ne pas respecter l'intimité d'Anya. Elle s'était laissé happer malgré elle par la lecture de cette histoire qui lui rappelait vaguement quelque chose. Désormais, elle ne pouvait plus détacher ses yeux de ces lignes. Elle regarda la couverture du livre et un frisson remonta le long de son dos. Sur fond de nuit, un arbre se tordait en mille plaintes sous la force d'un vent impitoyable. Ses branches rougies par le sang continuaient toutefois à se tendre vers un ciel froid criblé d'étoiles, comme dans une prière. Elle regarda le titre qui l'interpella : *Comme un arbre dans la nuit.*

LIVRE 1
DANS MON ANTRE MAUX DITS

*Free me,
Free me from this world,
I don't belong here,
It was just a mistake imprisoning my soul.*

Muse, Explorers

Libère-moi
Libère-moi de ce monde,
Je ne suis pas d'ici
C'était une erreur d'emprisonner mon âme.

1.

*Je vis alors qu'il existait un chemin pour l'enfer
Depuis les portes mêmes du paradis.
John Bunyan, *The Pilgrim's Progress**

Le vent avait dû souffler un peu trop fort. Une porte mal fermée quelque part venait de claquer. Anya sursauta et se réveilla... en sueur. Elle connaissait bien ces signes funestes. Elle savait qu'elle ne pourrait plus trouver le sommeil. Elle respirait avec peine comme si elle cherchait l'air dans ses poumons, trop petits pour le contenir. Elle essaya de se calmer, tant bien que mal, et se leva toute chancelante. La chambre était pourtant calme. Seuls ses gémissements la trahissaient. Tout son corps lui faisait mal. La petite pièce était silencieuse. Parfois, on percevait des bruits insignifiants. Mais de les entendre la reconfortait.

Anya était allongée sur son lit à scruter l'immobilité du temps, à saisir les ombres pour démystifier son appréhension.

Peut-être pourrait-elle se laisser glisser une nouvelle fois dans les bras de Morphée qu'à cette unique condition, lorsque se dessineraient si habilement les ombres de l'aurore.

Elle prit alors son livre de chevet et sortit dans le couloir. Dehors, dans la cour, le lampadaire qui surplombait le tapis neigeux tombé récemment donnait assez de lumière pour

l'éclairer. Elle s'assit par terre et tenta, les mains tremblantes, d'oublier ses horribles songes, dans ces lignes avides de la happer, celles dans lesquelles elle se réfugiait et qui savaient si bien l'emporter au-delà des monts de sa conscience, qui n'étaient autre que son imaginaire.

Alors, elle se recroquevillait en accueillant ces rares moments de sérénité dans cet antre loin d'être maudit. Elle se sentait rassurée quand elle savait qu'elle ne risquerait plus rien, quand elle réalisait qu'il ne viendrait pas la chercher, lui... Du moins pas encore.

Le corps transi de peur et tremblant de sueur, elle espérait du fond de son cœur : « Pourvu qu'il ne me retrouve pas... »

L'aube avait balayé les contours maussades de la pièce pour faire place à une lumière douce. Elle était absorbée dans le nouveau roman qu'elle avait emprunté à la bibliothèque, *La Petite Fadette*, de George Sand. Ce roman, elle l'avait relu déjà trois fois tant il lui plaisait.

Anya se sentait nauséuse, comme d'habitude, et avait peur de devoir aller aux toilettes rendre le maigre repas pris la veille. Ses cauchemars appelaient de grandes détresses qui ressurgissaient.

Elle allait reprendre son livre lorsque son attention se porta sur de petits bruits, comme des murmures. Tout doucement, elle se leva et se dirigea vers le son.

C'était dans un autre dortoir, où les portes d'entrée n'existaient pas, le dortoir vert. Elle s'approcha et vit deux filles plus âgées qu'elle, qui étaient dans le même lit à glousser doucement, en se regardant avec avidité.

Anya les observa pendant quelque temps, comprenant leur solitude dans ce monde déshumanisé.

— Qu'est-ce que tu fais là ? dit la surveillante.

— Rien, répondit Anya en sursautant. Je devais aller aux toilettes vomir.

Elle se mit à tousser pour montrer qu'elle disait vrai.

— Eh bien, tu peux aller te coucher maintenant. Sinon je te mets dehors.

— Mais il fait froid, madame.

— Et alors ?

— Bien, madame.

Anya connaissait cette femme. Josianne, âge mûr, dénuée d'empathie, que la vie avait dû jeter en pâture. On disait qu'elle laissait les petites filles dans leur pipi au lit toute la nuit. Cela ne la gênait nullement : « C'est pour leur apprendre », disait-elle...

Il valait mieux ne rien dire.

Sur ce, la surveillante tourna le dos et laissa Anya seule, vite rattrapée par les deux filles qui sortirent du lit très rapidement en bondissant vers elle.

— C'est vrai, qu'est-ce que tu fais là ?

— Je l'ai dit.

— Tu vas aller baver, hein ?

— Non, je ne dis rien, jamais.

— Si tu parles, on te tue.

— J'ai dit que je ne parlerai pas.

— Tu as intérêt.

La plus âgée s'approcha d'elle pour la regarder dans les yeux,

mais une flamme étrange brilla dans les yeux d'Anya. La fille recula et se ravisa très vite.

— Elle ne dira rien.

— Si tu le dis, rétorqua l'autre.

De toute façon, Anya n'avait peur de rien.

Sauf cette pensée qui la tétanisait. Elle avait toujours essuyé de grandes tempêtes qui n'avaient su que la dévaster.

Et c'est vrai qu'elle ne dirait rien, car avec le temps, elle était devenue mutique. Une paix qu'elle s'offrait à elle-même.

Dans sa maigreur extrême, rien ne bougeait sur son visage ni sur son corps, sauf peut-être sa pupille qui se dilatait et rétrécissait, tel l'œil du prédateur qui attend pour se jeter sur sa proie.

2.

Sans souffrance, comment connaître la joie ?

John Green, *Nos étoiles contraires*

Anya s'éveillait toujours avant, bien avant la cloche de sept heures. Elle trouvait parfois malgré elle le sommeil quand son corps si tendu avait pu rencontrer le repos.

De temps à autre, elle arrivait à reprendre le contrôle de sa piètre vie, mais souvent la peur la tiraillait et elle ne se sentait plus en sécurité. Ses idées sombres la paralysaient et sa terreur masquait toute sa volonté. La peur s'était emparée d'elle à nouveau. Elle la sentait tapie dans son ventre douloureux.

Il y avait cinq autres enfants dans cette chambrée. Elle les connaissait bien et savait leurs peines à toutes. Des petites filles de son âge, que la vie avait aussi abîmées.

- Abandon des parents,
- Mère et père décédés,
- Élevée par le père, rejetée par la mère,
- Mère junkie et père absent,
- Alcoolisme et violence du père,
- Etc.

Elle venait d'arriver dans ce foyer situé à Guéret, en Creuse.

Elle se préparait pour aller en classe et savait que ce moment-là était privilégié. Anya aimait beaucoup apprendre. Ses pensées morbides ne la malmenaient plus pendant ces instants précieux.

Les livres qu'elle avait lus étaient très nombreux malgré son jeune âge. Sans le savoir, elle avait fait des mots ses amis qu'elle chérissait. Elle écrivait parfois des poèmes et des lettres à quiconque voulait les lire, mais qu'elle ne montrait pas. Ses écrits étaient cachés dans ses affaires, verrouillés dans son armoire. Personne ne le savait. Sinon elle n'ignorait pas qu'elle aurait été l'objet de brimades et de moqueries incessantes.

Les enfants n'étaient pas tendres, surtout ceux-là, ceux que la vie avait laissés pour compte, eux les désaimés. Leur revanche pouvait être cruelle.

Elle avait de très bonnes notes. Toute petite qu'elle était du haut de ses neuf ans dans quelques mois, elle savait déjà ce qu'elle aimerait faire quand elle serait plus grande. Écrire et, qui sait, travailler dans une maison d'édition. Les mots l'avaient toujours fascinée, c'était son refuge. La critique de livres et de pièces de théâtre était son domaine.

Ses projets la maintenaient debout.

Anya n'avait pas d'amis et sa solitude lui convenait. Elle était peu loquace, voire même mutique le plus souvent.

Elle était seule tout le temps et partout. Car sa différence faisait indiscutablement son isolement.

3.

La vie est un état de guerre.
Sénèque, *Lettres à Lucilius*

Soudain, le souffle du vent l'enserra dans son étreinte glaciale. Elle eut tellement froid qu'à ce moment-là, son haleine se matérialisa.

Le miaulement d'un chat surgit de nulle part. C'était celui de Nunka, la petite chatte rousse de type européen, qu'elle avait eue pour ses six ans. Comme elle l'aimait. Une grande complicité était née entre le félin et l'enfant. Pourtant à cet instant, le chat était au milieu de la pièce, effrayé par le grincement des murs, avertissant sa petite maîtresse d'un danger imminent. C'était tout simplement impossible, car Nunka ne pouvait plus être là aujourd'hui !

Anya ouvrit les yeux. L'écho des cris inhabituels du félin résonnait encore dans sa tête brûlante.

Dans ces moments-là, les nombreuses et anciennes coupures sur son corps se réveillaient. Alors elle se prenait la tête entre les mains et se mettait en position fœtale pour se protéger de ces souvenirs intempestifs, certaine qu'elle devait être possédée ou presque.

Anya venait de chuter vers l'Enfer. Il se pourrait même qu'elle reçoive, à son insu, ses éclaboussures inévitables. Le temps avait perdu de son éclat et de sa force. Il s'était étiré. On avait du mal à le quantifier. Anya, dans son appartement, avait une migraine qui ne partait pas. Quelque chose vrillait sa tête comme un tournevis. Elle mit longtemps à comprendre que c'était le téléphone qui sonnait. Il lui fallait beaucoup de temps pour émerger de sa torpeur nocturne – tout cela était dû aux médicaments qu'elle prenait depuis si longtemps pour n'avoir qu'un petit souffle de repos. Alors, elle se leva et prit le combiné dans ses mains encore tremblantes.

— Oui, j'écoute.

Sa voix était éraillée, comme si parler était devenu quelque chose d'incongru.

— C'est monsieur Vitoux, des éditions Bleu Nuit.

Elle le voyait, la quarantaine, qui pensait que tout le monde devait être à ses pieds. Il avait commencé au bas de l'échelle et en avait gravi les marches. Il revendiquait ainsi son droit au respect par toute son équipe. Elle ne l'aimait pas. Il était devenu imbu de lui-même avec un ego surdimensionné.

— Ah, bonjour, monsieur.

— Cela fait pas mal de temps que j'essaie de vous joindre.

— Je suis chez moi et je travaille.

— Je voudrais que vous passiez au bureau pour signer votre contrat et parler un peu de votre travail.

— Le contrat, vous pourriez me l'envoyer par courrier postal, non ?

— Oui, mais, je voudrais vous voir. Parler de l'avance qu'on vous a donnée pour le recueil de nouvelles et qui devait être terminé il y a une quinzaine de jours.

— Je travaille sur autre chose en ce moment.

— Oui, c'est pour cela que j'aimerais en parler avec vous. Et ce n'est pas négociable.

— Bien, je viens de... bon, j'arrive.

« Ah c'est pas vrai », pensa-t-elle.

Anya était en colère. Elle n'aimait vraiment pas cet homme. Elle n'aimait pas sortir, elle ne sortait jamais, du reste, enfin presque. Elle n'aimait que les histoires qu'elle s'inventait, cultivant ainsi son imaginaire.

Elle se prépara bon gré mal gré et sortit en claquant la porte.